

CINEMA

La voie du Samouraï

"Le Dernier Samouraï" a tout pour devenir un beau "blockbuster" mangeur de dollars et d'euros à l'occasion.

The Last Samurai, de Edward Zwick à Utopolis (Luxembourg) et au Le Paris (Bettembourg)

Nous sommes au 19e siècle. Le Japon, par la voie d'un de ses ministres ambitieux, tend à s'occidentaliser, et ce, contre l'avis des Samouraïs. De fil en aiguille, le Japon se déchire en deux: les Samouraïs d'un côté, les ambitieux de l'autre, et l'empereur au milieu. Afin de pouvoir arbitrer tout cela, les Américains à la conscience tranquille pour avoir massacré et chassé tous les intrus de leur territoire, et en particulier les Indiens, sont invités à prendre parti pour le gouvernement japonais et ainsi rétablir l'ordre. Entendons-nous bien, les Américains, et en particulier le capitaine Nathan Algren, ont été invités et ne se sont en aucun cas imposés comme l'histoire pourrait nous le faire croire.

Vétéran héroïque de la guerre de Sécession, le capitaine Nathan Algren, alias Tom Cruise, est engagé par l'Empereur du Japon via son ministre - qui ne souhaite qu'une chose: occidentaliser au maximum le Japon et s'enrichir le plus possible - pour entraîner la première armée de conscription nipponne et ainsi mettre un terme à cette soi-disant guerre civile menée

par les Samouraïs. Mais la première bataille ne se passera pas très bien et le capitaine Algren deviendra le prisonnier du redoutable Katsumoto, un des derniers Samouraïs.

On n'a pas lésé sur les moyens, c'est certain: budget pharaonique pour ce "Shogun" du XXIe Siècle, star incontestée pour le rôle titre, réalisateur connu et reconnu tout aussi bien pour ses cartons que pour ses bides monstrueux, producteur comblé grâce à "Shakespeare in Love", publicité tous azimuts.

Or, "Le Dernier Samouraï" est bien plus profond qu'un seau de pop-corn, il a du corps et de l'esprit. C'est un subtil mélange d'action, réduite au strict minimum, et de messages humains, du moins pour ceux qui veulent les comprendre. "Le Dernier Samouraï" est un long métrage à double facette. Edward Zwick va jusqu'à faire le procès de l'utilisation des armes à feu dans la scène du massacre de Katsumoto, où l'on sent très bien l'envie d'utiliser les nouvelles armes pour connaître leur puissance. Une fois le mal fait, les re-

grets fusent mais il est trop tard.

Pour le réalisateur Edward Zwick, ce long métrage est l'aboutissement d'un rêve, celui de mettre en exergue la culture du soleil levant, celle pour laquelle il a une admiration sans borne, surtout depuis le jour où il a découvert le cinéma d'Akira Kurosawa, le maître incontesté et incontestable du septième Art japonais. Durant la première heure du film, on sent ce respect profond de la culture japonaise, la caméra effleure à peine les personnages. La première heure et demie est surprenante, agréable et attachante, à condition de se laisser envoûter par la culture asiatique.

Quant à la dernière demi-heure, il faut bien conclure la trame qui a mis le feu aux poudres. Nos deux héros ont été envoyés au casse-pipe où la mort guette l'un, l'honneur guette l'autre et un ultime message de paix et d'absurdité de l'homme attend le spectateur. Bref, le grand spectacle digne d'un "blockbuster" a repris ses droits tout en restant bien maîtrisé par Edward Zwick qui évite également quel-



Tom Cruise dans toute sa splendeur ...

ques pièges comme l'excès d'héroïsme ou de patriotisme. En clair, "Le Dernier Samouraï" surprendra les accros aux pop-corn qui s'attendent à de l'action pure, sans une once de réflexion, et les

cinéphiles, pour qui ce long métrage fera sans doute le bonheur, incitant à la fois à la réflexion et au délassement.

Thibaut Demeyer

EXPO

Art et artifices

Trixi Weis est la première de neuf artistes qui vont transformer l'Espace Monterey. Sur fond du cadre d'action rigide posé par les commanditaires, sa projection de feux d'artifice prend un double sens.

L'événement est rediffusé sur des moniteurs dans l'Espace Monterey (Banque Générale) du 22 janvier au 4 février 2004. Heures d'ouverture: voir agenda page 16.

(rw) – Imaginez des feux d'artifice filmés et ensuite projetés sur des murs en béton. Dans le contexte d'une banque, ça vous dit quoi? Trixi Weis a accompli sa mission de mettre en valeur l'Espace Monterey en flirtant avec la publicité: c'est par ce jaillissement de bonheur artificiel que pourrait commencer un spot pour un "petit prêt". Mais le noir et blanc de la projection réduit l'émerveillement. Et puis, on se rend compte que ces explosions de joie se font sans bruit - ou plutôt, sur un arrière-ton monotone qui fait penser à une ventilation ou un réfrigérateur.

Pour la soirée d'ouverture de mercredi dernier, l'installation "Artifice" a été "complétée" par une performance des Guillaume Weis People. Un mélange de ballet et d'acrobatie qui a transformé le projet initial, très sobre, en décor d'une mise en scène poétique. Les murs en béton de l'espace devenaient alors une barrière que les trois danseurs et la danseuse, en overalls blancs, essayaient de franchir: chacun pour soi d'abord, puis dans un effort conjugué, différentes stratégies furent employées, les unes aussi futiles que les autres. La

plus expressive en était, bien sûr, la tentative de surmonter les murs en accrochant la danseuse à une corde et en la faisant remonter dans le vide

de la salle: cette conquête de l'espace, qui faisait penser un petit peu aux films de samouraïs en vogue pour le moment, mariait l'irréel autant à la phy-

sique appliquée qu'à l'atmosphère de chantier.

En bas de la salle obscure, le public devenait à son tour surface de projection des feux d'artifice. Et parmi lui, des voix critiques s'élevaient au sujet du concept du Cercle artistique luxembourgeois (CAL). Les neuf artistes qui ont l'honneur d'exposer dans les prochains mois à l'Espace Monterey sous le slogan "CAL en Générale" sont les lauréats

d'un concours organisé en 2002. Ils ont eu comme consigne d'"interpréter le lieu". C'est donc l'espace mis à disposition qui est prioritaire par rapport à la création artistique. Pour chaque artiste, le ministère a mis à disposition un budget de 3000 €, somme qui semble généreuse à première vue, mais qui pour la réalisation de certaines idées est aléatoire. Dans ce budget figure d'ailleurs également une performance, exercice obligatoire pour chaque réalisation. Si, dans les discours d'ouverture, aussi bien le président du CAL que la ministre de la Culture ont souligné la bonne entente entre le monde des finances et celui de l'art, le concept montre que cette "entente" crée des dépendances et des contraintes - l'art en a horreur.

Guillaume Weis dans le décor ... de sa soeur.



(photo: Serge Garcia Lang)